

La jeune fille priait et pleurait au fond d'un oratoire, accablée par le sentiment de son isolement et de son impuissance, terrifiée par l'image des périls dont elle était environnée. Elle se leva, chancelante, et descendit dans la cour, où ses valets et ses femmes, les regards plongés au fond d'une sombre avenue de chênes, épiaient l'arrivée de l'ennemi. La résistance était inutile, impossible : que pouvaient, contre un ennemi vaillant et superbe, quelques vieillards et quelques femmes ? Les défenseurs du manoir, les protecteurs de l'orpheline, étaient couchés sur l'herbe sanglante du champ de bataille ; elle était seule, sans protecteur visible, et abritant sous sa faible main les serfs désarmés, et un enfant, fils unique de son frère, dernier rameau de la race des Hilton, qui s'attachait à sa robe, et se cachait, effrayé à demi, sous les plis de son voile.

Les sons éclatants de la trompette annoncèrent l'arrivée des Normands ; on vit poindre au loin leurs casques triangulaires, leurs lances brillantes ; la terre sonna sous les pas de leurs chevaux bardés de fers, et l'escadron arriva devant les palissades qui défendaient le manoir. L'appel prolongé des clairons retentit comme un signal de mort ; Hilda rassembla son courage, et, tenant par la main le petit Wilfran, franchit le seuil de sa maison et marcha vers la palissade. Déjà les soldats normands avaient arraché quelques pieux, et le commandant de la troupe, qui semblait attendre avec impatience que cette brèche fût ouverte, la franchit et alla droit vers Hilda. C'était un

homme d'un âge mûr, d'une figure violente et sombre. Sa visière relevée cachait son front sillonné de cicatrices, mais laissait voir ses yeux bleus, au regard farouche, qui s'arrêtèrent sur Hilda avec une expression qui fit monter la rougeur à ses joues pâlies par les larmes et les insomnies. Elle avait baissé les yeux vers la terre, immobile, muette ; mais tout à coup elle tressaillit en sentant la main lourde du Normand s'abattre sur son épaule, et en l'entendant, de sa voix dure, lui dire en français, langue qu'elle entendait un peu :

— De par mon redouté seigneur, le roi Guillaume, je prends possession de ce domaine qu'il m'a concédé, et vous, belle saxonne, je vous prends pour femme ; car, en levant la lance pour mon seigneur, je lui ai demandé une femme et des terres : je trouve ici l'un et l'autre... Plantez ma bannière, vous autres, en signe de possession.

Elle leva vivement la tête, comme si la foudre fût tombée auprès d'elle, et, d'une voix où la fierté combattait avec la crainte, elle répondit :

— Vous pouvez vous emparer de ces terres et de ce manoir, puisque la force a remplacé le droit ; mais pour moi, je suis une fille chrétienne et libre... vous n'avez nulle puissance sur moi.

Il la regarda avec ironie :

— Je n'ai pas de droits ? et quel droit avaient donc Vigot, Lacy, Boutteville, Basset, qui se sont emparés des héritières de Wathcof, de Frithrick, de Siward et d'Exetiv ? Quel droit avaient les palefreniers et les valets d'armée qui ont pris pour